

# Le grand oiseau blanc

décrivit un demi-cercle, piqua soudain à la surface de l'eau, puis s'éleva. De joie, sa voix jaillit :

– Il a attrapé un poisson !

Je souris. Je le regardai, puis je me retournai vers la vaste étendue d'eau. L'oiseau blanc était continuellement en mouvement et il changeait constamment de place. Parfois il demeurait immobile, quelques instants, on aurait dit un objet suspendu par un fil imperceptible. Brusquement, il se laissait tomber sur la surface ondoyante. Ses mots me parvinrent, sereins :

– Il lutte, pareil à nous.

Il observa les pierres de la jetée : il y manquait une dalle. Ses yeux la franchirent rapidement, son regard ne se fixait sur rien. Il lança :

– Et si nous nous laissions vivre, ne serait-ce qu'un jour, comme des vagabonds, comme tous ces gens que nous voyons chaque jour et qui respirent autour de nous ? Et quoi, si nous faisons comme eux, rien qu'un jour ?

Mes yeux l'interrogeaient, je ne trouvai pas de mots pouvant s'associer aux siens. Un sentiment de peur m'effleura, mes yeux se fixèrent sur la dalle manquante de la jetée de pierres. Sa voix me parvint :

– Que penserais-tu si nous allions voir un de ces films médiocres ? Nous, nous n'en avons pas l'habitude, mais la plupart des gens y sont accoutumés. Que penses-tu si nous essayions d'être comme eux un seul jour ? Après le film nous irons nous promener, regarder les vitrines du quartier ou les passants dans la rue, puis nous irons bavarder sur tout et rien...

– La peur m'étreignait. Elle me projetait dans le trou béant, là où manquait la dalle. Je me laissais entraîner. Je m'effondrais. Il

n'y avait pas de sol sous cette dalle, le trou donnait sur du vide. Je sursautai, ses mains m'avaient secouée. Je le regardai. J'eus honte du regard d'effroi injustifié que j'affichais, je tentai de masquer ma gêne par un sourire.

- Qu'as-tu ? demanda-t-il.

- Rien, rien.

- Es-tu fatiguée ?

- Pas du tout. J'ai seulement eu peur de vivre ce jour que tu décris. J'ai eu peur que ce jour prenne de l'ampleur et devienne notre vie entière.

- Impossible. Tu le sais bien.

- Je sais qu'il est lointain, mais il revient souvent. Pourquoi tous ces gens ne ressentent-ils pas ce néant mortel ? Souhaites-tu vraiment être comme eux, te jeter un jour dans le néant ?

- Pourquoi te fâches-tu ? Je ne parlais pas sérieusement.

Le grand oiseau blanc s'approcha soudain de nous. Je sursautai. Il eut un rire éclatant et regarda l'oiseau, amoureuxment. Il y avait quelque chose de commun entre eux, qui les rapprochait et les tenait toujours en harmonie. Il venait pour le regarder. Il semblait lui dire : persiste, je suis avec toi. Et l'oiseau persistait, montant et descendant, changeant constamment de place. La surface de l'eau paraissait immobile, mais elle se transformait à chaque instant. Une vague nouvelle arrivait qui apportait d'autres choses ; nous, nous ne les voyions pas, mais l'oiseau, lui, les voyait. Il se déplaçait au dessus de la surface luisante, il ne se lassait pas. Je ne pense pas qu'il ait souhaité se reposer sur le rivage, ne serait-ce qu'un seul jour. Mon regard se déplaçait sur les diverses dalles de la jetée. Son pantalon de jeans bleu cachait la dalle manquante. Il remarqua mon regard. Il tapa sur son pantalon comme s'il trouvait quelque chose d'accroché dessus. C'est un geste qu'il avait l'habitude de faire involontairement. Il regarda le grand oiseau blanc. Il se mit en mouvement. Nos pas s'avancèrent sur les diverses dalles de la jetée.

---

*L'écrivain alexandrine **Howreya Al-Badri** est l'auteur de plusieurs nouvelles. **Evelyne Larguèche**, licenciée d'arabe, est chercheur au CNRS à Paris.*